

vâmes à Long-Chouy-Tchin. Là, Yu-Man-Tzé convoqua la population à se réunir dans la pagode de Pou-Kouang-Miao, reçut les félicitations de tous, s'adula lui-même, puis excita le peuple à la révolte, si les mandarins essayaient de me délivrer. J'étais devenu son bien, sa propriété, il avait droit de vie et de mort sur moi, et personne, pas même la France, n'avait le droit de tenter de me sauver. Mais au milieu de ce discours, le bruit circula que le mandarin de Ta-Tsiou venait à mon secours, à la tête d'une centaine d'hommes. Aussitôt, des cris de mort se firent entendre, on s'élança sur moi, les piques étaient déjà posées sur ma poitrine, prêtes à me transpercer. Je fumais alors la pipe du Yu-Man-Tzé, je la continuai tranquillement, sans dire un mot. Yu-Man-Tzé parvint enfin à calmer ces monstres, puis ces foudres de guerre, qui tout à l'heure provoquaient la Chine et l'Europe entière, s'enfuirent vers la montagne, entraînant leur victime avec eux, bien entendu. L'alerte était fausse, mais je ne pus m'empêcher d'admirer leur courage. Chez eux, la bravoure n'était pas à la hauteur de la cruauté.

Arrivé chez Yu-Man-Tzé, on me fit subir un interrogatoire qui dura deux jours et deux nuits ; on inventa tous les mensonges et toutes les calomnies ; à toute force on voulait me trouver coupable, mais mensonges et calomnies étaient faciles à réfuter. Bref, Yu-Man-Tzé fut obligé de reconnaître qu'il avait mis la main sur un innocent ; il me dit alors qu'il me gardait comme caution, et ne me relâcherait qu'à la condition qu'on lui accorde sa grâce (il était condamné à mort depuis huit ans).

Je restai quinze jours chez Yu-Man-Tzé, enfermé dans une chambre sans air, sans fenêtre et empestée par la fumée d'opium ; je n'ai jamais tant souffert de la chaleur. Pendant ces quinze jours, Yu-Man-Tzé invita toute la canaille du pays, et s'assura de son concours, lorsque le temps serait arrivé d'accomplir sa vengeance. Le 18 juillet, un envoyé du Tuo-Tay arriva à Long-Chouy-Tchin, mais sans pouvoir pour traiter. Yu-Man-Tzé évidemment refusa de me livrer à lui, mais je ne retournai plus à la montagne. Le principal complice de Yu-Man-Tzé, celui qui l'avait délivré des prisons de Yuin-Tchang, Tsiang-Tsan-Tchen, m'emmena chez lui. Là, je pus respirer, la maison était grande, on m'y donna une chambre fraîche et bien aérée. Je restai là jusqu'à la rupture des négociations, environ 70 jours.

Les mandarins, au lieu d'envoyer des soldats pour me délivrer, entrèrent en négociations avec Yu-Man-Tzé ; on croyait l'amuser avec de bonnes paroles, l'amadouer par de belles promesses, et le faire consentir à me relâcher, mais Yu-Man-Tzé voulait sa vengeance : puis, au mois d'août, il eut vent qu'une révolution se préparait à Pei-Kin ; les meneurs lui offrirent même de le mettre à la tête du mouvement révolutionnaire au Sut-Tchuen ; il accepta et dès lors publia ses édits. Ces édits lui firent une réputation énorme ; on les trouvait partout dans la province, au Pou-Pu, au Pou-Lan, au Kaiy-Tchéou, au Yuin-Nan et même jusqu'à Chang-Hay. Aux yeux de tous, Yu-Man-Tzé devint un héros, le libérateur de la patrie, un homme invincible ; on alla même jusqu'à lui attribuer le don des miracles ; le ciel et la terre, tout lui était soumis ! — Que